L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 6 JUILLET 1887.

60me Année.

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI, 6 JUILLET 1887

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme douze feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Le nouveau traité postal entre les Etats-Unis et le Mexique.

Les deux républiques voisines, les Etats-Unis et le Mexique, viennent enfin de mettre à exécution une des plus heureuses conventions qu'elles aient jamais conçues et combinées. A partir du 1er juillet, le nouveau traité postal entre les deux Etats est entré en vigueur. C'est une véritable union qu'ils viennent d'établir et qui les met l'une à l'égard de l'autre sur le pied d'une égalité presque complète, au point de vue économique. Le temps n'est plus où les puissances voisines se tracassaient mutuellement à leurs frontières et entravaient leurs relations d'affaires, au lieu de les favoriser. Sous ce rapport, il faut rendre justice à l'Union américaine; elle a toujours, dans cette voie, marché à la tête du mouvement et donné l'exemple aux autres nationalités européennes ou américaines. Nous n'avons jamais compris pourquoi deux pays, si heureusement situés, le premier par rapport au second, n'ont pas, depuis longtemps déjà, fait disparaître les barrières qui les séparaient à leur détriment, contrairement à leurs intérêts les plus évidents.

Nous ne connaissons que deux moyens de développer le commerce, d'activer les affaires, entre deux points donnés : c'est de diminuer les distances, c'est de réduire les frais de transport. L'idéal serait de les annihiler, les unes et les autres. Ne pouvant atteindre un pareil but, l'homme est obligé sans cesse de s'en rapprocher le plus possible.

C'est ce qu'a tenté de faire, à plusieurs reprises, l'Union américaine, et l'on ne peut assez l'en féliciter.

En fait, les barrières postales ont presque complètement disparu entre les Etats-Unis et le Mexique. A partir du 1er juillet, les lettres d'une once vont, de tous les points de l'Union à Mexico, pour la somme insignifiante de 2 cents, et *vice versâ*. Les journaux peuvent circuler d'un point extrême de l'une des républiques au point le plus diamétralement opposé de sa voisine, pour 1 cent la livre. Toute matière postale de troisième classe ne paie qu'un cent les deux onces; enfin, celles de quatrième classe ne coûtent qu'un cent l'once, pourvu que le paquet livré à la malle ne dépasse pas le poids de soixante-dix onces. Au point de vue des relations postales, c'est toute une révolution bienfaisante qui vient de s'opérer et dont profiteront également les deux Etats unis. Que peut-on rêver de plus et de mieux dans les rapports internationaux ? Ne sont-ce pas deux républiques qui se traitent mutuellement comme elles traitent leurs propres citoyens et leurs différentes provinces? L'Américain, qu'il habite le District de Colombie, le Maine ou la Louisiane, ne paie : il pas le même droit que le Mexicain des Etats les plus éloignés du Sud ou les plus rapprochés du Nord ?

Désormais le résidant de Mexico peut écrire à un marchand quelconque de Boston, de New York, de Chicago, de la Nouvelle-Orléans et le prier de lui expédier par la poste l'article qu'il désire, pourvu que le poids de l'objet demandé n'excède pas le maximum de soixante-dix onces. C'est un progrès énorme, inespéré, que nous enverront bientôt les nations étrangères et qu'elles s'empresseront de suivre.

Qu'on veuille bien se rappeler l'énorme population étrangère—Américains, anglais, Français, Allemands, négociants petits et grands, appartenant à toutes les nationalités—qui habite, soit la capitale, soit les provinces de la République sœur; tout ce monde-là voudra évidemment profiter des facilités qui lui sont offertes par la nouvelle convention. Chaque jour, des milliers de lettres vont partir de ces pays lointains à l'adresse de nos maisons de commerce du Nord, de l'Ouest et du Sud, pour leur faire quelque commande d'articles d'usage quotidien et domestique, tels que gants, robes de soie, chaussures fines, vêtements légers, cent autres objets qui forment le fond du commerce de détail et sont l'âme du trafic international, surtout de ce côté de l'Atlantique.

La ratification du traité est un véritable coup de maître, de la part de l'administration de Washington, et nous concevons que le Directeur général des Postes, l'Hon. Vilas, soit fier du succès qu'il vient d'obtenir. Tous les jours, il part des extrémités de l'Union, par la malle, des ordres pour les grandes maisons de l'Est et de l'Ouest. Il en sera désormais de même pour les différentes parties du Mexique, puisque les clauses de la convention ne font aucune différence, en ces matières, entre les Etats de la Confédération mexicaine et ceux de l'Union américaine.

Qui bénéficiera surtout de ce bienheureux traité ? Les villes de St. Louis, de San Francisco, de New York, de la Nouvelle-Orléans et autres grands centres commerciaux.

Il existe, peut-être, dans notre population, une trop grande propension à exalter les avantages des améliorations qui se produisent au milieu de nous ou dans les autres régions de l'Union. Nous sommes généralement portés à voir tout en beau, à trouver dans la moindre réforme le point de départ d'une ère nouvelle de prospérité matérielle. Cette tendance est quelquefois dangereuse; elle nous occasionne bien des mécomptes et provoque en nous bien des découragements.

Ici, il en faut convenir, nous n'avons rien à rejouter de semblable. Nous sommes aux portes du Mexique. Une journée ou deux à peine, par terre, trois ou quatre jours de traversée par mer nous en séparent; nous avons à peu près les mêmes idées, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, la même origine. De vives sympathies nous unissent à nos voisins; nous en avons eu d'abondantes preuves, lors de notre dernière Exposition universelle. Avec un peu plus d'esprit d'initiative, nous nous serions dès lors noué avec les Mexicains de très nombreuses et très étroites relations commerciales. Nous ne pensions pas—là n'est pas notre fort—mais nous avons en mains presque tous les articles qui sont d'une consommation constante, journalière, chez eux.

Le récent traité nous ouvre donc de ce côté une multitude de débouchés pour notre commerce de détail.

Que New-York batte des mains à la ratification, à la mise en vigueur de la convention postale, c'est son droit; elle saura en tirer parti. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant, puisque nous sommes mieux situés qu'elle, puisque nous nous trouvons sur de chemin qui conduit à la métropole du Nord ? Pourquoi la métropole du Sud ne prendrait-elle pas sa large part des bienfaits qui doivent résulter du nouvel ordre de choses ?

Toujours l'enlèvement de Mlle Mercédès de Campos.

L'ÉPILOGUE.

Un journal de Paris publiait le 23 juin la lettre suivante, à lui adressée par le signataire :

MONS, 20 juin. 6 h. 45.

Mlle Mercédès de Campos a vu le procureur du roi. Elle s'est mise sous la protection des autorités belges, auprès desquelles elle a trouvé, comme à Paris, la plus grande sympathie. Nous partons ce soir pour Ostende et gagnons l'Angleterre, où Mlle Mercédès de Campos a l'intention absolue et immuable de contracter mariage.

Quant à moi, je suis résolu par tous les moyens qu'un homme de cœur et de courage a en sa possession à ne jamais rendre à personne celle que j'aime, qui m'aime et qui dans quarante-huit heures sera ma femme.

Ceux qui, à Paris, se sont laissé influencer par des gens qui, comme M. Ruban-Donadeu, ont des raisons, que je ferai connaître plus tard, de reprendre Mlle Mercédès regretteront leur erreur.

Je vous prie, monsieur, d'insérer tout ceci, en vous remerciant bien sincèrement.

Figaro d'aujourd'hui renferme beaucoup d'erreurs à mon sujet.

MIELVAQUE DE LACOUR DE GARBEUF.

On sait aujourd'hui quels sont les stratagèmes employés par M. Mielvaque pour dépister les recherches. Après l'enlèvement du bois de Boulogne, les deux amoureux, accompagnés de quelques amis, ont, après de nombreux détours, gagné Montmorency, où une villa avait été louée. Ils y sont restés cinq jours.

De là, par de nombreux crochets, ils se sont rendus à la ligne de Ceinture, pour éviter de revenir à la gare du Nord de Paris, et se sont dirigés sur Amor. Ils ont gagné à pied la frontière belge, en simulant les allures de jeunes gens en partie fine. Mlle Mercédès, très fatiguée, a été portée en hamac par deux domestiques pendant une partie de la route.

Ils partirent ensuite pour Mons où ils descendirent à l'hôtel de la Couronne.

C'est hier soir qu'arrivait à Paris, par une dépêche de l'agence Havas, que nous avons publiée hier, la nouvelle inattendue que Mlle de Campos et sa suite.... forcée étaient à Mons. Vu l'heure avancée, nous ne pûmes revoir M. Ruban, qui d'ailleurs était en conférence avec le banquier de Santo-Venia.

Dès ce matin, à sept heures vingt, M. Ruban quittait Paris par train express, se rendant à Mons, où il a dû arriver vers une heure de l'après-midi. Il était accompagné de M. Santo-Venia.

A Mons, il trouvera nez de bois naturellement; inutile qu'il continue la poursuite jusqu'à Bruxelles, même accident l'y attendrait. Si quelques personnes pouvaient encore concevoir des doutes quant à l'immoralité de cette affaire, cette série de fuites successives de M. Mielvaque les éclairerait. Aux protestations amphigouriques que ce joli garçon envoie—en se sauvant—à la presse on oppose cette affirmation péremptoire de MM. Ruban-Donadeu, de Santo-Venia et de Casa-Montalvo qu'ils se font forts de remettre Mlle de Campos dans le sentiment du vrai, s'il leur est donné de lui parler librement pendant cinq minutes.

M. de Santo-Venia, qu'on doit supposer connaître sa sœur, a persisté, après l'examen des faits, dans la conviction qu'il conçut tout d'abord que Mlle de Campos a été très habilement circonvenue par M. Mielvaque. Il est persuadé qu'elle n'a pas agi de son plein gré.

Sur la remarque qu'on lui a faite qu'il existe cependant des documents établissant le consentement de Mlle de Campos : les lettres à l'ambassade d'Espagne, à la préfecture de police, à M. Pascal, il a répondu :

—J'ai de bonnes raisons pour suspecter l'origine de ces lettres. Ma sœur écrit difficilement le français, et je ne reconnais point dans ces lettres son style et sa manière ordinaires. Et puis, Mlle de Campos n'aurait certainement pas écrit au comte de Albareda en langue française. La déférence et le bon goût lui faisaient un devoir de rédiger en espagnol une lettre adressée au représentant de la reine d'Espagne.

Ajoutons une petite anecdote aux renseignements que nous donnions hier sur la genèse de l'affaire.

Quand les 1,500 francs du capital d'attaque furent réunis par ces messieurs, il fallut s'armer de pied en cap, ou, plus simplement, se vêtir en dignes représentant de la noblesse française. Un de ces seigneurs connaissait rue de la Paix un tailleur en renom; vu les excellents profits présumés de l'affaire, il y conduisit ses amis pour renouveler leur garde-robe. Ainsi fut fait. Mais le tailleur m'a paru aujourd'hui bien inquiet au sujet des petites notes.

Au dernier moment, un des complices se trouvait n'avoir pas d'habit noir. Il alla trouver un de ses amis, employé à la préfecture de la Seine, et lui emprunta le sien.... pour une partie de plaisir. Il ne l'a pas encore rendu.

D'ailleurs, d'après l'enquête à laquelle s'est personnellement livré M. Ruban-Donadeu, le baron Brix, un des plus zélés protagonistes de l'entreprise, ne serait autre qu'un sieur Eugène Hurel, fils d'un entrepreneur de maçonnerie, demeurant 53, boulevard des Batignolles. Avant de prendre ce titre nobiliaire, Eugène Hurel se disait rédacteur d'un journal de province, la *Sentinelle du Jura*. Il portait habituellement à la boutonnière la rosette multicolore d'Araucanie, qu'on délivrait au Chat-Noir.

M. Ruban a ensuite fait au substitut certaines révélations concernant deux autres acteurs de cette scène, un gentilhomme italien et un sieur C.... s'occupant de contrebande et affilié à une agence interlope ayant la spécialité des mariages riches.

Quand à M. Pascal et à M. Pierre Guéhéneuc de Lano, qui ce matin écrivaient au *Figaro* une lettre dans laquelle ils démentaient péremptoirement le récit que M. Ruban-Donadeu avait donné de leur entrevue, voici ce qui leur est advenu :

Ce matin, M. Pascal a donné sa démission d'employé à la Chambre. Il a été appelé au parquet à midi.

En conséquence, le bureau de la Chambre, qui devait se réunir pour entendre MM. Pascal et Guéhéneuc de Lano, dont les noms ont été mêlés à l'affaire Campos, n'entendra que M. de Lano.

Et voici l'épilogue :

Par décision du bureau de la Chambre, la démission de M. Pascal n'est pas acceptée.

M. Pascal, employé à la caisse, et M. Guéhéneuc de Lano, employé aux procès-verbaux, sont révoqués tous les deux.

CHARLES VIGNIER.

A l'épreuve de la Malaria.—Les tempéraments les plus vigoureux, les physiques les plus robustes ne sont plus à l'abri des maladies dont les germes sont dans l'air ou dans l'eau que l'on boit. Le moyen le plus sûr d'échapper à ces maladies est de fortifier le système par un remède dont la vertu est reconnue. Le Hostetter's Stomach Bitters est précisément ce remède. L'expérience l'a pleinement démontré. Non-seulement sur ce continent où les miasmes engendrent des maux, mais encore dans les pays tropicaux où les fièvres ont un caractère des plus graves, cet incomparable amer a depuis trois siècles donné les plus heureux résultats. Il triomphe des fièvres en France, des fièvres bilieuses rémittentes, de même qu'il les prévient. Le mot "faillible" ne saurait qualifier ce remède. Il tonifie l'estomac, active le foie, et est souverain pour les reins et la vessie.

Le général Ferron, ministre de la guerre, prépare en ce moment les promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur et la liste des médailles militaires, au prévision de la Fête nationale. Il a donné l'ordre que ce travail soit terminé assez à temps pour que les nouveaux promus puissent recevoir leurs décorations à la revue du 14 Juillet.

Ces promotions et ces nominations dans les différents grades seront faites dans les premiers jours de juillet.

Une visite chez le Docteur Mackenzie.

Londres, 20 juin 1887.

Il y a quinze jours, j'allais à Berlin pour essayer d'apprendre la vérité sur la santé du prince impérial d'Allemagne. J'en revenais avec l'opinion des médecins allemands, qui n'étaient pas précisément très tendres pour leur collègue anglais. J'ai voulu en avoir le cœur net et je suis venu voir le spécialiste anglais. Et aujourd'hui, vers quatre heures, après avoir admiré les deux millions d'Anglais qui se bousculent dans les rues de Londres pour voir un million de petits, tout petits drapeaux, je sonnai à la porte du docteur Morell-Mackenzie.

17, Halley-Street. La vraie maison anglaise, de vraie meubles anglais et un véritable domestique anglais qui, après que je lui eus dit que je venais "*for an information*", me déclara tout net que le docteur avait l'habitude de ne recevoir que ses malades et ses amis. Ce cerbère s'étant cependant laissé émouvoir par le moyen qui a dû servir à émouvoir les cerbères de tous les pays et de tous les médecins, le docteur Mackenzie m'a reçu dans son cabinet de travail : une toute petite pièce fendue de peluche bronze et dont les murs disparaissent sous des tableaux d'un préraphaélitisme cetlétique douloureux pour des yeux frais vus.

Le docteur Mackenzie est assez petit, très maigre, des favoris très courts et très ras, et s'il n'avait des yeux bleu-gris dont le regard est singulièrement perçant, il rappellerait M. de Marcère à ceux d'entre nous qui jouissent d'une mémoire assez phénoménale pour se rappeler les ministres tombés. Très élégant naturellement, une redingote grise, un gilet blanc, une cravate blanche à la bonnetière, très parfumé; n'avait qu'il n'eût ouvert la bouche, j'ai compris que le médecin ne pourrait jamais s'accorder avec ses collègues de Berlin. Et pourtant, pour qui sait comprendre à demi-mot, le docteur Bergmann et le docteur Mackenzie ne sont pas très loin de se comprendre. Voilà très exactement reproduit ce que m'a dit le docteur Mackenzie.

"La maladie dont est atteint le prince impérial n'est pas mortelle, du moins M. Virchow l'affirme, puisqu'il prétend, et ce doit être avec raison, qu'il n'a trouvé aucune parcelle cancéreuse dans les morceaux de la tumeur qu'il a si minutieusement et si longuement examinés. Mais M. Virchow est un spécialiste, c'est un microscopien : je ne puis donc qu'accepter les résultats de son expertise, je ne puis pas les contrôler; ce que je dis, moi, c'est ceci : Je crois avoir enlevé les deux tiers de la tumeur dont est atteint le prince, et je n'ai encore rencontré aucun symptôme cancéreux; mais je ne garantis pas que je n'en trouverai pas dans ce qui me reste à extirper. Notez bien que je ne dis pas : "Je "crois que je trouverai, ou je ne crois "pas que je trouverai," je dis : "Je "ne garantis pas que je ne trouverai "pas des symptômes cancéreux."

"C'est possible, et souvent la tumeur n'est qu'un accident secondaire, causé par un cancer. Si le malade n'était pas le Prince impérial d'Allemagne, mon opinion serait peut-être déjà arrêtée à l'heure qu'il est. Mais l'on ne saurait être trop prudent en paroles, comme en action chirurgicale, avec un pareil malade. Je fais suivre au Prince un régime rigoureux. Il me prendra part, avec mon autorisation, du moins, à aucune des fêtes de demain, et jusqu'à présent, sauf l'extinction de voix, il n'y a pas trop de signes morbides extérieurs. Le Prince est le malade le plus patient que je connaisse; il vient se faire opérer tous les jours, à cinq heures."

Et il était cinq heures moins dix ! Il fallait donc à tout prix gagner ce dix minutes, et j'en demande bien pardon au joli garçon envoie—en se sauvant—à la presse on opposera cette affirmation péremptoire de MM. Ruban-Donadeu, de Santo-Venia et de Casa-Montalvo qu'ils se font forts de remettre Mlle de Campos dans le sentiment du vrai, s'il leur est donné de lui parler librement pendant cinq minutes.

M. de Santo-Venia, qu'on doit supposer connaître sa sœur, a persisté, après l'examen des faits, dans la conviction qu'il conçut tout d'abord que Mlle de Campos a été très habilement circonvenue par M. Mielvaque. Il est persuadé qu'elle n'a pas agi de son plein gré.

Sur la remarque qu'on lui a faite qu'il existe cependant des documents établissant le consentement de Mlle de Campos : les lettres à l'ambassade d'Espagne, à la préfecture de police, à M. Pascal, il a répondu :

—J'ai de bonnes raisons pour suspecter l'origine de ces lettres. Ma sœur écrit difficilement le français, et je ne reconnais point dans ces lettres son style et sa manière ordinaires. Et puis, Mlle de Campos n'aurait certainement pas écrit au comte de Albareda en langue française. La déférence et le bon goût lui faisaient un devoir de rédiger en espagnol une lettre adressée au représentant de la reine d'Espagne.

Ajoutons une petite anecdote aux renseignements que nous donnions hier sur la genèse de l'affaire.

Quand les 1,500 francs du capital d'attaque furent réunis par ces messieurs, il fallut s'armer de pied en cap, ou, plus simplement, se vêtir en dignes représentant de la noblesse française. Un de ces seigneurs connaissait rue de la Paix un tailleur en renom; vu les excellents profits présumés de l'affaire, il y conduisit ses amis pour renouveler leur garde-robe. Ainsi fut fait. Mais le tailleur m'a paru aujourd'hui bien inquiet au sujet des petites notes.

Au dernier moment, un des complices se trouvait n'avoir pas d'habit noir. Il alla trouver un de ses amis, employé à la préfecture de la Seine, et lui emprunta le sien.... pour une partie de plaisir. Il ne l'a pas encore rendu.

D'ailleurs, d'après l'enquête à laquelle s'est personnellement livré M. Ruban-Donadeu, le baron Brix, un des plus zélés protagonistes de l'entreprise, ne serait autre qu'un sieur Eugène Hurel, fils d'un entrepreneur de maçonnerie, demeurant 53, boulevard des Batignolles. Avant de prendre ce titre nobiliaire, Eugène Hurel se disait rédacteur d'un journal de province, la *Sentinelle du Jura*. Il portait habituellement à la boutonnière la rosette multicolore d'Araucanie, qu'on délivrait au Chat-Noir.

M. Ruban a ensuite fait au substitut certaines révélations concernant deux autres acteurs de cette scène, un gentilhomme italien et un sieur C.... s'occupant de contrebande et affilié à une agence interlope ayant la spécialité des mariages riches.

Quand à M. Pascal et à M. Pierre Guéhéneuc de Lano, qui ce matin écrivaient au *Figaro* une lettre dans laquelle ils démentaient péremptoirement le récit que M. Ruban-Donadeu avait donné de leur entrevue, voici ce qui leur est advenu :

Ce matin, M. Pascal a donné sa démission d'employé à la Chambre. Il a été appelé au parquet à midi.

En conséquence, le bureau de la Chambre, qui devait se réunir pour entendre MM. Pascal et Guéhéneuc de Lano, dont les noms ont été mêlés à l'affaire Campos, n'entendra que M. de Lano.

Et voici l'épilogue :

Par décision du bureau de la Chambre, la démission de M. Pascal n'est pas acceptée.

M. Pascal, employé à la caisse, et M. Guéhéneuc de Lano, employé aux procès-verbaux, sont révoqués tous les deux.

CHARLES VIGNIER.

La fête du 14 juillet à Paris.

Une grande fête vénitienne aura lieu cette année, à Paris, entre l'Ile Saint-Louis et le pont d'Iéna.

Le rond-point de l'Ile Saint-Louis sera décoré par des portiques en verres de couleur. Chaque pont sur la Seine à partir du pont d'Arcole recevra une décoration spéciale. Le pont d'Arcole aura des guirlandes de ballons lumineux, qui feront une voûte de feu. Après le Notre-Dame, le pont au Change sera orné de mâts, de lustres et de guirlandes en verres de couleur. Cette décoration sera continuée sur le boulevard du Palais et le pont Saint-Michel. Le pont Neuf recevra des grands mâts au milieu de chacun des ronds-points formés sur ses arches. Les lanternes de ses réverbères seront remplacées par des couronnes et des ifs à gaz. La décoration du pont des Arts sera particulièrement gracieuse. On l'illuminera, au moyen de coquettes lanternes en étoffe.

Sur le pont du Carrousel, on établira des portiques et des mâts rectilignes en verres de couleurs, de façon à imuler des *loggie* avec leurs balustrades.

Le pont Royal sera décoré tout entier avec des lustres et des guirlandes en verres blancs.

Le pont Solférino sera planté de mâts de toutes grandeurs, dont les uns seront placés en beauprés de façon à faire flotter des pavois de navires durant le jour et à installer des cordons de ballons lumineux dans la soirée.

Sur le pont de la Concorde se continuera en quelque sorte l'illumination de la place et de l'avenue des Champs-Elysées, au moyen d'ifs à gaz et de torchères placées sur les candélabres de façon à relier les illuminations du Palais-Bourbon à celles de la Madeleine.

Le pont de l'Alma, le pont des Invalides et le pont d'Iéna seront éclairés au moyen de motifs lumineux et de guirlandes supportées par des mâts.

Le palais du Trocadéro, point extrême de la fête, sera illuminé comme à l'ordinaire.

Sur tout le parcours de la Seine, les arbres des deux rives recevront des ballons oranges.

Une flottille de vingt bateaux à vapeur, pavoisés, illuminés de la façon la plus pittoresque, ne cessera de sillonner le fleuve. Trois de ces bateaux recevront à leur bord des orchestres.

En outre, se admettra dans le bassin de la fête toutes les embarcations qui auront reçu une décoration lumineuse.

Comme cela lien tous les ans pour les fêtes vénitiennes du bois de Boulogne ou du bois de Vincennes, des médailles seront distribuées aux propriétaires des embarcations les plus remarquées.

Trois grands feux d'artifice seront tirés dans la soirée du 14 : au pont d'Iéna, au pavé Montsouris et à celui des Buttes-Chaumont.

En outre, deux petits feux d'eau seront offerts aux spectateurs de la fête vénitienne, l'un à la pointe de l'île Saint-Louis et l'autre à la pointe du square Vert-Galant, dont l'illumination sera très pittoresque.

Le Salsaparilla d'Ayer, agissant par le sang, guérit radicalement toute affection, toute souffrance scrofuleuse.

Le jugement de Leipzig.

Les juges de Leipzig ont jugé. MM. Kœchlin-Claudon, Blech, Schiffmacher et Trapp sont coupables de crime de haute trahison. Et cet arrêt, rendu par les jurisconsultes les plus éminents de l'Allemagne, par les magistrats les plus élevés de l'empire, ne sera pas sans soulever un certain étonnement parmi les gens qui ont suivi les débats qui viennent d'avoir lieu devant le tribunal de l'Empire. Il y a même tout lieu de croire que M. le procureur général Tessendori n'aura pas été au nombre des moins étonnés. Il avait très mollement soutenu l'accusation ; il l'avait même complètement abandonnée contre quatre accusés, qui ont été acquittés, ainsi qu'on le verra dans une autre partie du journal. Il avait très peu appuyé sur les faits reprochés aux accusés ; il avait compris qu'il était difficile, en 1887, de bâtir une accusation de haute trahison sur une ou deux pièces de cent sous et sur une ou deux épingles de cravates !

Il s'était, par contre, étendu sur la Ligue des Patriotes : il avait dit "qu'il ne rabaissait pas autant que le lui accusait la Ligue et les buts qu'elle poursuit", il avait parlé de "Henri Martin, un grand savant", de "Anatole de la Forge, une personnalité marquante", de "l'écrivain Déroulède, sur lequel on porte des jugements de tout genre, mais qui était, qui est même encore la personnification de la Revanche". Il avait appelé la guerre malheureuse qui pourrait arracher des provinces de l'Empire" et il avait surtout parlé des "tendances de la population." Et les juges ont condamné car c'est bien dans la phrase que je viens de citer qu'est le fonds du procès : c'est un procès de tendance.

Le chancelier de l'empire d'Allemagne est un homme d'une intelligence bien trop haute pour se faire la moindre illusion sur la situation des pays annexés. Il sait fort bien que la Ligue des Patriotes compte très peu d'adhérents en Alsace, et ce n'est pas la Ligue qu'il a voulu frapper. Ce ne sont pas MM. Kœchlin et Blech, membres de la Ligue des Patriotes, qu'on a voulu trouver coupables du crime de haute trahison, ce sont MM. Kœchlin et Blech, grands industriels, plusieurs fois millionnaires, qu'on a voulu condamner. On a voulu prouver aux ouvriers que ces messieurs occupent pendant toute l'année, aux paysans qui travaillent pour eux pendant les mois d'hiver, que l'on n'a pas le droit, en Alsace-Lorraine, d'avoir des sentiments français, qu'on ne peut pas ne pas marcher à l'allemande. C'est la théorie du droit du plus fort, et cela a été de tout temps la théorie des vainqueurs.

On n'a donc pas le droit de ne pas comprendre le régime auquel sont soumises les provinces annexées ; elles partagent le sort de la Pologne, de la Vénétie et de tant d'autres pays, et on serait tort de vouloir qu'un homme de la taille de M. de Bismarck aille faire ce qu'il appelle de "la politique de sentimentalité." Mais on a le droit de s'étonner de ce qu'un politique, qui a su parler de "moment politique" à une époque où les obus sifflaient, comprenne pas les sentiments des Alsaciens. Ses subordonnés ont dû pourtant lui dire que plus il persécutera les Alsaciens, plus il les tapinera, moins leurs sentiments changeront. Le caractère alsacien a beaucoup du caractère allemand : et ce que demande l'Alsacien, c'est avant tout le repos.

Le Chancelier fait donc fausse route : et il ne sort pas agrandi des débats qui se sont clos hier. Il a voulu prouver à l'Europe que la Ligue des Patriotes était un danger pour la paix : il a prouvé que les hommes les plus forts peuvent parfois une masse pour écraser une mouche : il a cru montrer au monde des conspirateurs dangereux, il a montré des gens fort inoffensifs qui ont, à ce qu'ils disent, la manie de collectionner des médailles. Il a voulu émouvoir l'opinion publique, il l'a fait sourire même en Allemagne. Il n'est arrivé qu'à un seul résultat : c'est de faire voir que s'il y avait des juges à Berlin sous Frédéric II, roi de Prusse, il n'y en a certes pas à Leipzig sous Guillaume Ier, empereur d'Allemagne.

JACQUES ST-CÈRE.

M. Flourens, ministre des affaires étrangères, déposera avant les vacances, sur le bureau de la Chambre, un projet de loi portant approbation des conventions commerciales rectificatives et additionnelles qui viennent d'être signées à Pékin entre la France et la Chine.

Ces conventions rectificatives du traité de commerce conclu le 25 avril 1886 entre la France et la Chine comprennent dix articles.

Conformément à la demande du gouvernement français, la Chine consent à ajourner la nomination des consuls qu'elle voulait établir au Tonkin. Toutefois, au cas où, après entente avec la France, le gouvernement chinois procéderait ultérieurement à cette nomination, des consuls français seraient établis par mesure de réciprocité dans les provinces du Yunnan, et du Quang-Si.

Trois villes du Yunnan, Mauhao, Longtchéou et Monzé sont spécialement ouvertes au commerce français, avec réduction des droits de transit.

En ce qui concerne le sel, aucune modification n'est apportée au traité primitif : la libre circulation du sel en Chine reste donc défendue.

Enfin, un des articles de la nouvelle convention stipule, au profit de la France, le traitement de la nation la plus favorisée.

Les conventions rectificatives déterminent en outre les points essentiels de délimitation des frontières du Tonkin ; la France cédérait à la Chine l'enclave de Pasklung.

Comme moderne de famille les Pilules d'Ayer n'ont pas de rivales ; elles extirpent la maladie comme par magie.

On a reçu de nouveaux télégrammes de Shanghaï, au sujet du traité de commerce entre la France et la Chine. M. Constans et le gouvernement chinois ont accepté l'un et l'autre les clauses additionnelles que l'on avait reconnues indispensables depuis l'arrivée de M. Paul Bert.

Le gouvernement chinois consent à l'ouverture d'une voie de commerce fluviale vers le Yunnan, et des consuls français seront établis dans quatre grandes villes chinoises, entre autres à Longtcheou, Monzré et Mauao. L'opium pourra être introduit du Tonkin dans le Yunnan, mais la libre importation du sel ne sera pas admise.

Cet arrangement sera très certainement accepté par le gouvernement français.

Une dépêche des *Débats* signale l'état d'anarchie où se trouve la Bulgarie. Il est temps que les régents se retirent.

La régence est aux abois. Le Trésor bulgare a besoin de 4 millions par mois, et il n'y entre que 500,000 fr. et encore avec beaucoup de peine. Les militaires et les employés civils ne touchent plus leurs appointements ; un emprunt est impossible ; la débâcle du gouvernement semble donc prochaine.

Une bonne nouvelle aux personnes qui, pour une raison ou pour une autre, éprouveraient le besoin de se refaire une tête en tout ou en partie. Dans une publication anglaise est annoncé ceci :

Machine nasale ; employée une heure par jour, elle communique en peu de temps une forme parfaite à l'organe.... Machine à 6 feuilles, pour redresser celles qui s'écartent de la tête.

Notre savant confrère Victor Meunier signale ce progrès et ajoute :

La laideur peut être guérie ou au moins amendée comme toute autre infirmité. Seulement, c'est un sujet à étudier, une spécialité médicale à prendre. N'y a-t-il pas là de quoi tenter un jeune médecin ? Quant l'incorruptible photographie, montrant l'état des mêmes sujets, ayant et après le traitement calli-plastique attesterait la puissance de l'art nouveau, les clients ne manqueront pas chez le figuriste. C'est pour faire réfléchir à une idée que nous croyons vraie, que nous avons appelé l'attention sur une annonce qui ne l'est peut-être pas.

Une invention japonaise qui a du bon. Il vient de se fonder à Yeddo une société, le *Yoko-Hejaka*, dont les membres paient des cotisations mensuelles variant de 100 à 25 fr. Tous les ans on tire trois noms au sort. Le premier sorti a le droit de passer dix ans en Europe aux frais de la société; le second peut faire un voyage de cinq ans, et le troisième n'a droit qu'à une excursion d'un an.

PEAU & CUIR CHEVELU

Nettoyés, purifiés et embellis par les Remèdes Cuticura.

Pour nettoyer la peau, le cuir chevelu qu'irritent les humeurs ; pour apaiser les démangeaisons, les brûlures et les inflammations ; pour guérir les premiers symptômes de l'Eczema, le Psoriasis, les affections scrofuleuses de la tête et les autres maladies héréditaires du sang et de la peau, le Cuticura, l'excellent remède, et le Savon Cuticura qui embellit la peau, et le "Cuticura Resolvent," qui purifie le sang, sont infaillibles en leurs effets.

UNE CURE PARFAITE.

J'ai souffert toute ma vie de maladies cutanées diverses, et n'avais jamais trouvé de remède pour les guérir jusqu'au jour où une amie me conseilla de faire usage des précieux Remèdes Cuticura. J'ai pris six bouteilles du Cuticura Resolvent, deux boîtes de Cuticura et sept Savons Cuticura, et j'en ai éprouvé le bien qui m'avait été promis : une guérison parfaite.

BELLE WADE, Richmond, Virginie.

Référence, G. W. Latimer, pharmacien à Richmond, Virginie.

UNE INFLAMMATION GUERIE.

J'avais un mal à la main qui me faisait peler parfois du bout des doigts au poignet. Je me fis soigner par plusieurs médecins, mais vainement, et ce n'est que les Remèdes Cuticura qui me guérirent complètement.

E. T. PARKER, 379 Northampton St., Boston.

LES MEDECINS LES RECOMMANDENT.

J'ai vendu beaucoup de vos Remèdes Cuticura. Une de mes clientes, une dame Henri Kintz, en a été guérie d'une dartre qu'elle avait à la main depuis huit ans et dont elle souffrait énormément. Sa cure a été complète.

C. N. Nye, Pharmacien à Canton, Ohio.

DEMANGEAISONS, PUSTULES.

Depuis un an j'ai sur la figure des pustules que j'ai cherché à faire disparaître par divers traitements et dont je ne sais pas venir à bout, pour pouvoir leurs souscriptions seront recueillies avant les autres.

Le Livre des transferts des anciennes actions est clos dès ce jour. L'émission des certificats pour les actions réduites commencera immédiatement, et, sauf, les nouvelles actions seront transférables à l'avenir.

Par ordre du Conseil de Direction.

JAS. J. TARLETON, Calculer.

Les Remèdes Cuticura se vendent partout. Prix : Cuticura, 50 cents ; Resolvent, $1 00 ; Savon, 25 cents. Préparés par le Potter Drug and Chemical Co., Boston, Mass. Faites demander la brochure sur les "Traitements des Maladies Cutanées."

CROUTES, Pustules, Taches de la Peau et Humeurs d'Enfants guéries par le Savon Cuticura.

Catarrhe et Consomption.

Le catarrhe dans ses ravages est aussi redoutable que la phthisie ; il y mène même... Il est donc étrange que ceux qui ont des catarrhes ne se soucient pas très sérieusement de s'en guérir. Des remèdes que préparent des gens qui croient avoir des connaissances médicales ont la vertu de guérir les incrédules les personnes qui souffrent, à l'endroit des remèdes auxquels il se fait de la publicité. La vie leur devient accablante ; mais elles préfèrent aisi plutôt que de recourir à des palliatifs douteux.

Mais avec le catarrhe il faut agir promptement, ou doit le combattre dès son début. Dans bien des cas, la maladie a revêtu un caractère grave. Le sel le cartilage du nez, les organes, tout, la vue, le goût sont affectés à tel point qu'ils deviennent nuls. La gorge s'enflamme, s'irrite et une toux incessante se produit.

Le Sanford's Radical Cure est un excellent remède à quelque phase que soit le catarrhe : le plus insignifiant ou à sa plus grave. Il soulage immédiatement et guérit complètement. On peut le prendre avec assurance ; il est infaillible dans ses effets et coûte peu.

Chaque paquet renferme une bouteille de Radical Cure, une boîte de Catarrhal Solvent et un Inhalateur Amélioré, accompagné d'un traité. Prix $1.

Potter Drug & Chemical Co., Boston.

DOULEURS DE REINS.

Les douleurs qu'éprouvent aux reins ceux qui ont les reins et les lombes faibles, enflammés, se guérissent en une minute par le Cuticura Anti-Pain Plaster, un antidote instantané, nouveau, élégant et infaillible. En vente dans toutes les pharmacies. 25 cts ; cinq pour un dollar. Potter Drug and Chemical Co., Boston.

1er juin—mer. sam dim

La *Sentinelle*, Rayne, paroisse Acadie, du 2 juillet :

Nos récoltes sont à peu près complètement sarclées. Nos fermiers ont maintenant plus ou moins de repos, pendant un mois ou deux. Voici le moment de songer à nos chemins et de les mettre en bon état. Ils ne sont pas impraticables ; il n'y a qu'un peu de peine à se donner pour les entretenir. Hâtons-nous de le faire, pendant que nous en av